LA

PORTEUSE DE PAIN

—o—

DEUXIÈME PARTIE.—(*Suite.*)

—o—

XXXIV

Le millionnaire appuya ses coudes sur le bureau et prit sa tête dans ses mains. Deux grosses larmes glissèrent entre ses doigts. Lucien se sentit très ému de cette douleur muette et poignante.

—Je vous afflige, monsieur, murmura-t-il

Le constructeur releva la tête.

—Ce n'est pas vous qui m'affligez, mon ami, dit-il, ce sont les faits, c'est l'évidence. Oui, je ne le sais que trop, la vie de ma fille est menacé, la vie de mon unique enfant que j'aime plus que tout au monde, qui est tout pour moi, et sans laquelle je ne pourrais vivre, Mary est en danger, les médecins me l'ont dit, mais elle n'est point condamnée sans appel. A côté du mal il y a le remède. Ce remède, c'est le mariage.

—Le mariage, répéta d'une façon toute machinale le jeune homme, péniblement impressionné de la torture que prenait l'entretient.

—Oui, continua Paul Harmant, le mariage qui, rendant à Mary le calme et lui donnant le bonheur, lui rendrait en même temps la santé ! Mary a deux maladies : l'une qui lui vient de sa pauvre mère et dont elle peut guérir, l'autre qui lui vient de son cœur et dont vous êtes la cause ; celle-ci, se joint à l'autre, la conduira promptement au tombeau si vous êtes sans pitié.

Lucien frissonna. La conclusion à laquelle arrivait Paul Harmant devenait lumineuse.

—Mon cher enfant, poursuivit le millionnaire, la vie de ma fille chérie, de cet être adoré, de cet ange qui a toutes les grâces, toutes les vertus, est entre vos mains ! Je vous l'ai dit déjà, je vous le répète aujourd'hui. Je vous ai demandé de réfléchir. Je vous ai proposé de vous associer à ma fortune en vous donnant la main de ma fille. Aujourd'hui cette fortune, je vous l'offre toute entière si vous sauvez mon enfant. La jalousie aggrave son mal. Elle va mourir si vous la repoussez. Puisque, sans vous connaître et quand elle n'éprouvait encore pour vous que de la sympathie, elle a été votre protectrice et s'est servi de son influence sur moi pour vous faire entrer dans ma maison, ce qui assurait votre avenir, ne lui témoignerez-vous pas quelque reconnaissance ? N'aurez-vous pas pitié ? La laisserez-vous mourir faute d'un peu d'amour ? Refuserez-vous de la prendre pour femme ?

—Oh ! monsieur, s'écria Lucien en proie à une émotion terrible, si vous saviez combien vous me faites souffrir ! Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis le moment où l'amour de mademoiselle Mary m'a été révélé, vous auriez pitié de moi, je le jure ! Ai-je manqué de franchise avec vou ? Ne vous ai-je pas dit quel était l'état de mon cœur ?

—Oui, s'est vrai, vous me l'avez dit loyalement, répliqua le millionnaire. Mais j'ai cru qu'il s'agissait d'un de ces caprices qui ne comptent point dans l'existence, et, quand il sont passés, ne laissent pas même un souvenir. Est-ce que tous nous n'avons pas eu dans notre prime jeunesse de ces illusions folles ? Est-ce que nous n'avons pas tous pris un rêve pour la réalité ? Le réveil arrive et le côté sérieux de la vie s'impose ! Vous n'éprouvez ancun sentiment passionné pour ma fille, qu'importe ? Est-ce que l'amitié ne vaut pas l'amour ? Les mariages sans amour sont bien souvent les plus heureux ! L'estime que vous inspire ma fille, la reconnaissance que vous éprouvez pour elle, suffiront d'abord ; puis l'amour viendra, comme il est venu chez moi quand j'ai épousé la mère de Mary ! N'hésitez plus ; sauvez mon enfant.

—Je n'hésite pas, monsieur Harmant, répondit Lucien d'une voix grave ; hésiter serait une trahison envers celle que j'aime. Je souffre de vous faire souffrir et c'est le cœur brisé que je dois refuser et que je refuse.

Paul Harmant fit un geste où la colère se mêlait à la douleur. Lucien poursuivit :

—Tout à l'heure vous me parliez de vous. Eh ! bien, vous l'honnête homme, vous dont la loyauté est proverbiale dans le monde entier, si vous aviez aimé jadis une enfant pauvre, si vous aviez juré qu'elle serait votre femme, auriez-vous été parjure, auriez-vous trahi vos serments, auriez-vous enfin accepté de James Mortimer la main de sa fille, faisant passer votre ambition avant votre amour ? Répondez !

—Eh ! que voulez-vous que je vous répondre ? s'écria le millionnaire avec une sorte d'affolement ; je ne sais qu'une chose, c'est qu'ici-bas ma fille est tout pour moi, et que ma fille va mourir si vous persistez ! Le passé ne compte plus. Le reste du monde n'existe pas

—Calmez-vous, monsieur, je vous en supplie !

—Me calmer, le puis-je ? L'existence de mon enfant est en jeu et vous voulez que je sois calme ! Ah ! vous êtes sans pitié ! Eh bien, je n'hésite plus ! Je sauverai Mary par vous et malgré vous !

Lucie est la fille de Jeanne Fortier, l'assassin de votre père.—(Voir page 246, col 1.)

—Mais comprenez donc, fit Lucien, que si j'acceptait l'union que vous me proposez, ce serait le remords de toute ma vie !

—Le remords ? répéta Jacques Garaud. Comment ?

—En sauvant mademoiselle Mary, je tuerais celle que j'aime.

—Eh ! répliqua l'industriel, paraissant céder à un entraînement irrésistible, celle que vous aimez est indigne de vous !

Lucien devint pâle !

—Indigne de moi ! fit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées. Ah ! ne me répétez pas cela, monsieur, sinon je croirais que l'amour paternel vous fait perdre la raison !

—Il est heureux que je ne l'aie pas perdue pour vous sauver... pour sauver votre honneur.

—Qui le met en péril ?

—Le mariage résolu par vous !

—Mensonge ténébreux !

—Vérité rayonnante, au contraire ! Mon amour pour ma fille m'a donné le courage de fouiller la nuit du passé. Vous me remercierez bientôt d'en avoir fait jaillir la lumière.

Paul Harmant agissait en calculateur habile. Il retardait le coup décisif afin de le rendre plus irrésistible.

Parlez, monsieur ! parlez donc ! s'écria Lucien en proie à un véritable affolement. En vous écoutant, il me semble que je fais un mauvais rêve ! Expliquez-vous : Pourquoi me torturer ? Que voulez-vous donc ?

—Je veux vous empêcher de faire un outrage à la mémoire de votre père ! répondit Jacques Garaud. Je veux vous arracher du cœur un amour honteux, déshonorant, sacrilège !

De pâle qu'il était Lucien devint livide.

—Est-ce de mon amour pour Lucie que vous parlez ainsi ! demanda-t-il d'une voix étranglée.

XXXV

—Oui, répondit le faux Paul Harmant, c'est de votre amour pour Lucie.

—Et, reprit violemment Lucien, c'est à propos de cet amour que vous parlez d'outrage à la mémoire de mon père.

—Oui, répéta le millionnaire.

—Expliquez-vous donc, monsieur ! Expliquez-vous à l'instant ! Je le veux ! Je l'exige ! Si vous tardiez d'une minute, je croirais que vous forgez une calomnie pour me détacher de celle que j'aime.

—Osez-vous donc me soupçonner ? s'écria le père de Mary.

—De mensonge et de calomnie, oui, jusqu'à preuve contraire ! Si vous avez des preuves, il faut les fournir !

—J'en ai !

—Je les attends.

—Savez-vous quelle est cette Lucie à qui vous voulez donner votre nom ?

—Oui, monsieur. Une honnête fille.

—Une orpheline déposée il y a vingt-et-un ans à l'hospice des Enfant-Trouvés, et inscrite sous le numéro matricule 9. Le savez-vous ?

—Je le sais, oui, monsieur, mais que m'importe ? Ce n'est pas pour l'enfant abandonné qu'est la honte, c'est pour les parents coupables de l'abandon.

—Soit ! fit le millionnaire avec un rire mauvais. Ce sont là des sentiments nobles et généreux, mais